

Salvatore Lavecchia

Aristote ... sans Métaphysique ?

À propos de l'ouvrage de **Hellmut Flaschar** : *Aristoteles. Lehrer des Abendlandes*, Verlag C.H. Beck, München 2013, 416 Seiten, [éditions C.H. Beck, Munich 2013, 416 pages.]

26,95 €

Hellmut Flaschar, l'un des philologues classiques les plus en vue et l'éditeur de longue date de l'édition allemande d'Aristote, était destiné à rédiger une introduction à la vie et à l'œuvre d'Aristote qui soit à la fois solide et riche en matériel. Le résultat est ce livre profitable lequel — que ce soit au niveau philosophique, historique et philologique — peut impressionner positivement non seulement ceux qui attendent une première orientation dans le monde complexe de la pensée d'Aristote, mais aussi, à bien des égards, les lecteurs qui se réjouissent de trouver des suggestions pour une recherche indépendante ou pour une formation autonome de leur jugement.

En raison de son ancrage dans le domaine de la philologie classique, Flaschar n'a pas choisi une forme de présentation axée en premier lieu sur les problèmes, mais il réfère constamment la discussion des problèmes philosophiques aux écrits d'Aristote et à leurs contextes biographique et culturel ou à leurs caractéristiques littéraires (cf. p.7). Ainsi, tous les domaines de la philosophie d'Aristote sont présentés en neuf chapitres, sur la base de la structure et de l'intention des œuvres correspondantes, encadrés par deux chapitres informatifs sur la biographie d'Aristote et sur la structure ou la transmission de son œuvre, ainsi que par un aperçu de quelques étapes de sa réception — dans l'ordre : éthique, politique, rhétorique, poétique, logique-lexique-dialectique, métaphysique, physique, cosmologie-météorologie-chimie des éléments, psychologie. Ainsi, à de nombreuses reprises, le lecteur se voit accompagné, pour le dire ainsi, dans l'atelier philosophique d'Aristote, ce qui donne à ce livre une dimension de vivacité qu'il est opportun ici de saluer.

Comme tout philologue classique productif, Flaschar ne renonce pas pour autant, par la structure et l'intention des œuvres concernées, présentées en neuf chapitres, aux *résolutions herméneutiques* qui devraient conduire à une compréhens-

tion plus profonde de l'objet de ses recherches. L'une des plus importante, consiste dans le fait que l'*éthique* occupe la première place dans sa présentation de la philosophie d'Aristote, contrairement à la position des écrits correspondants dans la classification antique et à la hiérarchie des sciences qu'Aristote présuppose. Cela permet à Flaschar de mettre en évidence, avec la plus profonde efficacité, le rapport au monde ou au commerce ainsi que le trait éminemment empirique de la pensée d'Aristote. La mise en évidence que je viens d'évoquer est en général une caractéristique majeure de cet ouvrage, dont l'une des intentions profondes est de souligner tout au long la « proximité scientifique » d'Aristote (voir par exemple les remarques finales p.368) : Flaschar s'efforce avec une grande énergie de caractériser Aristote comme un précurseur du concept moderne de science (p.ex. pp.258, 265, 349-350, 368), surtout en ce qui concerne la détermination claire de l'autonomie des différentes disciplines scientifiques et la définition de leurs principes et méthodes de recherche respectives. Il en résulte une image de la pratique de recherche d'Aristote — par rapport à laquelle Aristote est qualifié de « pur analyste » (p. ex. p.178) — et de la philosophie, dans laquelle une perspective métaphysique ou orientée vers le divin/spirituel est éliminée autant que possible. On peut considérer comme exemplaire à cet égard, d'une part, la discussion sur l'éthique (« une éthique sans métaphysique », pp.72 et 78) et, d'autre part, l'interprétation du concept de téléologie en ce qui concerne la biologie (pp.349 et suiv.).

Partant de ces prémisses, le lecteur non averti/inattentif pourrait penser qu'Aristote présuppose un concept de science qui peut être perçu comme essentiellement congruent avec celui de la science moderne. En réalité, Aristote identifie la *science suprême (epistémê)* ou l'activité suprême de l'homme précisément avec cette forme de connaissance purement contemplative —

c'est-à-dire non tournée vers l'action ou le monde — et donc qu'il considère pour cette raison comme la forme *divine* du savoir, la véritable *sophia*, aussi bien dans la *Métaphysique* que dans *l'Éthique à Nicomaque* (par ex. *Metaphysik I* 982a-983a11, *Nicom. Ethik VI* 1141a17-b12 et *X* 1177a12-1178a8) et qui est orientée vers la réalité la plus vénérable, c'est-à-dire la plus divine (par ex. *Metaphysik I* 983a5, *Nicom. Ethik VI* 1141 b-2-3). Le savoir qui y est lié concerne maintenant une forme d'être qu'Aristote ressent comme *totallement transcendante* par rapport au monde visible/matériel ou comme *totallement rapportée à elle-même*. C'est à cette forme d'être ou de vie, dont l'incarnation est le Premier Moteur, l'Intellect suprême — c'est-à-dire l'Être *divin* suprême — (*Metaphysik XII* 1072b14-30), que se rapporte, selon Aristote, la culmination, non seulement du savoir, mais aussi de l'éthique, dont le but suprême est identifié, paradoxalement, à la suppression de toute action dans l'activité contemplative, c'est-à-dire dans l'activité de l'esprit/intellect conscient de lui-même et se rapportant à lui-même (*Nicom. Ethik X* 1177a12-1178a8). En rapport à cette activité, toute action ou toute pratique est secondaire pour Aristote, ce qui en principe — comme le souligne astucieusement Flashar (p.104 ; cf. en général pp.102-105) — fait éclater cette unité de l'ontologie et de l'éthique qui avait été au contraire évidente pour Platon. Et l'activité de l'esprit, consciente d'elle-même, ne peut être exercée par l'être humain que parce que celui-ci recèle en lui quelque chose de divin, selon la nature duquel il doit vivre autant que possible (*Nikom. Ethik. X* 1177b26-1178a8) : Pour Aristote, *chacun d'entre nous* s'essentialise véritablement en cette divinité, en laquelle réside la vraie identité de l'être humain (*ibid.* 1178a2-3 et 6-7).

Directement dans la perspective que nous venons d'examiner, il n'est pas conforme aux intentions d'Aristote — lorsque Flashar affirme — que la fameuse caractérisation d'Aristote sur la vie de l'Intellect suprême (le premier moteur) ou du Dieu suprême dans *Metaph.* **XII** 1072b, serait « une analogie (c'est tout) de l'activité humaine la plus élevée, celle théorique » (p.231). Que soit laissé en suspens le fait de savoir si Aristote avait raison ou pas, sa perspective se révèle à partir de ses écrits — et pourquoi, dans ce cas précis, ne devrions-nous pas prendre les textes au sérieux

au sens littéral ? — Comme étant exactement l'inverse de celui supposé dans l'affirmation ci-dessus. Pour Aristote, notamment, *le divin* est l'archétype de la science suprême ou de la meilleure forme de vie ; et cette science/forme de vie ne peut être atteinte par l'homme que dans la mesure où l'homme *participe individuellement au divin* ou peut expérimenter et pratiquer consciemment l'activité d'un *esprit* comme le sien *propre*. Comme le montre sa caractérisation du Premier Moteur, Aristote fait l'expérience de *la conscience de soi* ou de l'autonomie la plus radicale du divin relativement à toute relation, comme caractéristique principale de cette activité-là, ou celle du divin. D'une part, cela conduit à cette expérience du divin à laquelle Flashar fait également allusion (p. 230) — en tant qu'*essence non relationnelle, détournée du monde*, qui fait d'Aristote, d'une certaine manière, le premier théoricien d'une transcendance unilatérale du spirituel. D'autre part, c'est précisément cette empreinte de la « théologie » d'Aristote qui pourrait expliquer ce besoin créatif d'autonomie qui marque si intimement la pratique de recherche d'Aristote et la rend si moderne. Seul un homme qui ressent directement une *autonomie analogue à celle de Dieu* dans l'activité consciente de son *propre* intellect/esprit peut en effet s'élever à la source d'une science dans laquelle la conscience *humaine* est perçue comme l'instance suprême en ce qui concerne son fondement. C'est l'être humain qui, dans la perspective d'Aristote, est capable d'observer la nature, non pas seulement par des sciences spécialisées de plus en plus analytiques, mais aussi par son propre *art (technê)* — par son propre *lógos* et son *intellect/esprit* — de la transformer de manière fructueuse en tant que révélatrice autonome de ses vertus — envers la parenté essentielle entre la *physis* et la *technê* (voir *Physik II* 199a8-b33). C'est en somme l'être humain qui, par son art propre, peut faire ce qui est impossible pour la nature (*ibid.* 199a15-16). Dans quelle mesure Aristote reconnaîtrait-il ainsi dans le faire des « scientifiques naturels » modernes ou contemporains, le caractère sachant de cet être humain, « à l'image de Dieu, on ne peut guère ici y répondre encore, dans une introduction à Aristote.

Salvatore Lavecchia

Die Drei 1/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)